

HORIZONS



DERRIERE LE MASQUE

*Masques fantasques
En tarentelle
Celui ou celle
Qui à vos basques*

Est entraîné



*Se perd et vole
De cœur à cœur
En âme sœur
Amour frivole*

Vite fané.....

Guy Roy

ENCRE VIVES

DERRIERE LE MASQUE

HORIZONS N° 54

2^{ème} trimestre 2011

QUI FAIT QUOI ?

Horizons est la parution trimestrielle des auteurs
D'ENCRE VIVES.

Fruit d'un travail associatif et coopératif.

Direction de la publication, dessins de couvertures :

- *Guy Roy*

Distribution, envois :

- *Jackline René*
- *Joseph Guédon*

Relations avec les médias :

- *Jackline René*
- *Joseph Guédon*

Organisation, saisie des textes, conception de la maquette :

- *Christiane Métayer*

EDITORIAL

Qui se cache derrière le masque ? Souvent le cœur ou la pudeur, parfois le mal et sa laideur ; ou bien des rires, ou bien des pleurs. Qui chante ici, se tait ailleurs.

Dans les théâtres antiques, les acteurs portaient des masques dont les traits soulignaient qui la douceur, l'ironie, l'amour ou la haine.

En notre bonne ville de Cholet, le Carnaval permet la fête avec ou sans masque, les confettis revêtant la chaussée... La brise les agitant comme les vaguelettes d'une lagune vénitienne... Folie du rêve.

Les mots choisis des poètes encreviviens sont un peu le masque qui ne demande qu'à tomber afin de goûter au charme de la Poésie.

Qui se cache dans cet « Horizons » ? Je vous laisse le plaisir de la découverte.

Guy ROY
Président

DERRIERE LE MASQUE, IL Y A ...

Dans son beau grand jardin ensoleillé, Claudine
A reçu tous nos chers amis d'Argentine.
Pour la fête du carnaval, si fantasque...
J'ai eu l'idée de lui emprunter un masque,

*De couleur bleue
Comme mes yeux.
Loup et dentelle
A l'italienne.
Avec bonté...
Me l'a donné.*

Oui, pouvoir circuler, être incognito.
J'accompagnerais les chars, tous très rigolos !...
Je m'approche, je m'accroche, je filoché
Mon masque sur le nez, crayon « hors » la poche.

*J'ai dix feuilles blanches
Posées sur la hanche.
Sont bientôt recouvertes
De curieuses silhouettes :
Musiciens en folie...
Débordants, pleins de vie.
Mille anecdotes,
Vas-y j'te concocte !...
Quoi ? Mais qui soulève
L'étoffe légère ???
Qui ? Celui-là qui ose ?
A vu quelque chose ?
N'a rien dit. Repose...
Rien de son visage.
Oublier, c'est plus sage.*

Au café des Halles-Wilson, lieu bien choisi :
Là, sont Claudine et des amis, réunis...

Voici l'heure du rendez-vous. C'était d'accord.
Et après l'effort, tout doux, le réconfort !...

*Dans le café,
Plein à craquer,
Il fait si chaud
Orange dans l'eau.*

Calmement, je dépose le masque bleu
Et oui, je dévoile le chef-d'œuvre « dermatex »
Alors paraît mon masque rouge,
Alors plus personne ne bouge...
Mais si ! Quelqu'un très opportun !
Dont l'attitude est prestance princière :

*Dans ses yeux, il y a belles lumières
L'embrasure d'une porte, donnant oxygène*

L'encadre, et... s'impose la mise en scène !
« Je sais slamer », dit-elle, « c'est ma passion ! »
« Mais oui », dis-je « c'est d'accord, nous vous écoutons ! »
Vite je prends mon papier – mon crayon, en rebond !!

*Derrière le masque bleu
Derrière le masque rouge
Apparut un masque lumineux
Qui sut rendre tous nos amis, heureux.*

Ce n'est qu'un au-revoir, Mana !
Encore elle apparaîtra...
En 2011, c'est promis.
A l'expo des croquis...
A bientôt. Belles synchronicités
A bientôt. Cordiales amitiés

*Derrière le masque...
Est-ce RAVAGE ?
Est-ce MESSAGE ?*

Maîté Portugal, (Rando-Croqueuse)

Masque de chair

Me démasquera-t-on ; violera-t-on mon cœur ?
Lui qui chaque matin, maquille son humeur,
Lui qui sans prescriptions, s'abreuve de délires,
Lui qui pour pavoiser, s'invente des sourires.

Le temps, les joies, les pleurs m'ont façonné un masque,
Placide ou tourmenté, parfois même fantasque.
Dans une facétie, dans un soupçon d'ivresse,
Il se cache souvent une grande détresse.

Ne vous y trompez pas ! Mes extases sublimes



Ne sont que parodies de menaçants abîmes.
Qu'importent les décors, les regards indécents ;
J'affecte dignement l'ombre des sentiments.

Il est tantôt sauveur, il est souvent fardeau,
En oppressant mon cœur tapi dans son fourreau.
Aux failles du réel, s'exposent des chimères.
Même dans des yeux bleus, les larmes sont amères.

Bien sûr je ne suis pas parangon de vertu,
Car je mens au grand jour quand je suis abattu.
Protecteur érosif, affidé comédien,
Mon masque se fait chair au gré du quotidien.

Louis Frétellière

Guerre masquée

Le bonheur est aride, ne le réveille pas
La source est délicate, ne la caresse pas
Et si des clefs s'ajoutent au trousseau de tes songes surtout n'en parle pas.

Haute folie. Danger.

Attends qu'aux cris des femmes succède le silence
Attends qu'aux déchirures le pardon cicatrise

Quand le sable aura bu toutes les barbaries et cachera en dunes le corps
de tes enfants
Enfonce alors les tiges que tu veux voir grandir
Répare bien l'enclos des bêtes et des mots

L'enclos des mots sera ce que nous en ferons
Les mots enclos seront ce que l'on en fera

L'herbe entre les bras morts, le vert entre les croix
Témoignent encore, hélas, de leur foi courageuse
Et si les yeux fermés font taire la mitraille
L'espoir se doit de faire des fleurs

Chaque grain eut sa vie
Chaque coup eut sa mort
Il faut attendre que le sang s'évapore...

Haute survie. Danger.

Ne désespère pas car ton nom est inscrit aux plis des gandouras.
Je fais un vœu pour toi : qu'avril ouvre sa porte aux élans impatients,
Que l'heure soit aux fruits, aux noyaux de velours,
Que le chagrin fané vous ressuscite un peu...

Patricia Blaisel

Derrière le masque

Charmante amie, toi que j'adore,
Tu fais ma joie, et ma douleur,
Puis-je au bonheur croire encore,
Ou veux-tu faire mon malheur ?

J'ai pris le masque de la langueur,
Tu as mis en moi l'inquiétude,
Je t'ai parlé de mon amour
Tu me réponds avec incertitude,
Tu me plains, mais tu ris en retour.

Mon visage est triste et las,
Derrière ce masque mon cœur est bas.
Cédant à ma tendresse,
Un soir tu m'offris un baiser.
Et le lendemain, cruelle maîtresse,
Pourquoi me le refuser ?

De mon cœur aimant et sincère
Parfois tu daignes accueillir les vœux.
Comment peux-tu, dans ta colère,
Repousser mes aveux
Et faire perdurer mon masque malheureux ?

Albert Gauthier

Derrière le masque

Derrière le masque, qui se cache ?
En dévoilant l'étonnante surprise ou l'odieux personnage !
Rien de ce qu'on attend, flic ou voyou, ne transparaît.
Respectant ainsi l'anonymat du masque
Il trompe et dissimule une fausse identité
Etalée aux yeux de tous ;
Reflets d'une certaine vérité
Eclipse une vraie hypocrisie, sous un regard fourbe.
La glace sans tain, révèle « le bien et le mal ».
Et l'auguste du carnaval, veut rivaliser, en
une pantomime
Dont il est l'acteur.

Mais, masqué par un déguisement
A la fois ludique et fictif
Ses personnages, tirés de l'irréel, corsent son
attitude !

Quoi de plus facile, pour un dissimulateur né
Une certaine dextérité, permet de pigmenter ses talents ;
Et ainsi revenir se glisser dans la foule des anonymes.



Thérèse Baudouin

Un masque

L'un des principaux atouts du Commissaire Duclard résidait dans son impassibilité, cette faculté qu'il possédait au suprême degré de ne jamais laisser transparaître, ni sur son visage, ni dans son attitude les sentiments qu'il éprouvait. Ou qu'il aurait dû éprouver, disaient ses détracteurs pour qui cette impassibilité témoignait d'une absence totale de sensibilité. Opinion bien sûr contredite par ses admirateurs (car il en avait malgré tout), lesquels se partageaient entre deux écoles, les uns prétendant qu'il ne s'agissait que d'une objectivité poussée à ses extrêmes, les autres soutenant que leur chef maîtrisait à merveille les pulsions qui ne pouvaient manquer d'agiter son esprit. Quoi qu'il en soit, qu'il s'agisse de l'interrogatoire d'un prévenu, d'une discussion avec ses collaborateurs ou d'une algarade de ses chefs, nul ne l'avait jamais vu se départir de ce calme olympien qui les impressionnait et parfois les agaçait. Il apparaissait aux yeux de tous comme un robot froid et calculateur dont rien ne semblait pouvoir perturber la sérénité.

Un jour, pourtant, on avait bien failli le voir s'énerver. Il avait devant lui un homme suspecté d'avoir violé puis tué une gamine de 10 ans. Aucune preuve naturellement, mais de fortes présomptions renforcées par un casier judiciaire déjà lourdement garni. Personne n'avait rien vu, mais des témoignages, de seconde main hélas, pesaient lourdement contre le prévenu. Celui-ci se contentait de nier obstinément, bêtement même. Il soutenait n'être pas présent sur les lieux du crime alors que des témoins affirmaient l'y avoir vu. Il ne pouvait présenter aucune explication valable quant au sang retrouvé sur ses vêtements alors que les analyses établissaient de façon formelle qu'il s'agissait bien du sang de sa victime. N'allait-il pas jusqu'à prétendre ne pas connaître la malheureuse enfant dont il était l'un des voisins ? Feignant des trous de mémoire, se contredisant d'un instant à l'autre, se murant dans un silence obstiné devant les questions les plus gênantes, rien ne semblait pouvoir ébranler son piteux système de défense. Après plus de deux heures d'interrogatoire, on avait entendu le commissaire pousser un soupir, puis, sans que rien ne transparaisse sur son visage de l'agacement qu'il ne pouvait manquer d'éprouver, Duclard s'était levé ;

chacun autour de lui avait retenu son souffle comme si l'on s'attendait à ce qu'il porte la main sur le prévenu, mais il s'était simplement tourné vers son adjoint : « Je vous le laisse », avait-il dit, « Je ne peux rien en tirer. » Puis, il était passé dans le bureau voisin et avait allumé une cigarette d'une main qui ne tremblait même pas.

On ne connaissait rien de sa vie privée. Jamais un appel téléphonique au bureau. Avait-il seulement une vie privée ? Certains en doutaient qui le voyait mal câliner une femme ou un enfant, voire embrasser une vieille mère. Les rares paroles qu'il échangeait avec ses adjoints en dehors des problèmes de service portaient sur les caprices de la météo ou l'actualité cinématographique. Encore s'abstenait-il de tout commentaire qui aurait pu trahir sympathie ou antipathie.

Une après-midi, alors que le commissaire se trouvait, avec une grande partie de son équipe, en opération, à l'extérieur, le téléphone sonna sur le bureau de façon insistante. Les lieux étant presque déserts, c'est un jeune inspecteur, Sophie M, qui se décida à aller décrocher l'appareil. Sans doute ignorait-elle que nul, en principe, n'était autorisé à pénétrer dans le bureau de Duclard en son absence. A l'autre bout du fil, le patron du service réclamait un dossier dont il avait besoin de toute urgence et que l'on devait bien être capable de lui trouver sans attendre le retour du commissaire. Les quelques membres du service demeurés présents s'étaient plongés dans leurs dossiers, feignant lâchement d'ignorer que leur jeune collègue venait de braver un interdit. Inconsciente de cette réprobation muette, Sophie se mit à explorer le bureau de son chef, comme toujours impeccablement rangé. Ses premières recherches s'étant révélées infructueuses, elle se permit, dans l'inconscience de sa jeunesse, d'ouvrir le tiroir supérieur du bureau ; son regard tomba sur une enveloppe décachetée, adressée à « Monsieur Le Commissaire Duclard ». Après une brève hésitation, Sophie, poussée par la curiosité, sortit une lettre ainsi libellée :

« Comme je vous l'avais laissé entendre, je m'envole demain pour Montréal. J'aurais aimé passer vous voir avant mon départ, mais le temps m'a manqué. Je voulais vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour moi. Vous auriez pu vous arrêter aux premières conclusions de l'enquête qui coïncidaient sans doute avec votre première

impression. Mais un doute subsistait dans votre esprit, qui vous mettait mal à l'aise et vous aviez conscience du malheur qui risquait de s'abattre sur ma famille, pas seulement sur moi, mais aussi sur ma femme et mon petit garçon. Alors, seul contre tous, vous avez continué à chercher, à creuser jusqu'à ce que s'impose à vous une solution qui satisfasse à la fois votre rigueur professionnelle et votre humanité. Merci mille fois, Monsieur Le Commissaire, pour tous les efforts que vous avez déployés. Je vous dois la liberté, ma famille vous doit son bonheur, la société vous doit la justice. Je ne l'oublierai jamais ». La signature était illisible.

Sa lecture achevée, Sophie hésita quelques secondes, puis remit la lettre à sa place. Elle n'en parlerait pas aux autres. Elle savait maintenant que le commissaire Duclard n'était pas cet être froid et insensible que tout le monde croyait connaître. Mais si l'intéressé dissimulait derrière ce masque d'impassibilité sa capacité à ressentir des émotions, à partager des souffrances, il avait ses raisons. Sans doute était-ce une façon de se protéger contre lui-même. Ce qu'une petite indiscretion involontaire lui avait révélé, Sophie ne se sentait pas le droit de le partager avec les autres. Refus de trahir son chef ou bien désir de garder une légère supériorité sur ses camarades ? Peut-être l'un et l'autre ...

Emile Salmon

Bas les masques

Pas besoin de carnaval
En ce mois de février
Pour Tunis ensoleillé
Qui a chassé les chacals.

Bas le masque pyramidal
Du pharaon fortuné,
Sur le Nil enthousiasmé,
L'espoir est un festival.

Jusqu'où ira la spirale
Que l'on nomme liberté,
Fragile et désordonnée,
Pareille au feu de Bengale ?

Il reste encor des crotales
Prêts à tout empoisonner
Dans des pays décharnés
Au régime féodal.

En ce printemps hivernal,
Bas les masques effarés,
D'autocrates proclamés
Tombés de leur piédestal !

Maurice Michenaud

LE BLOUSON NOIR

La gifle claqua si fort qu'il porta la main à sa joue brûlante retenant avec peine une larme de colère et de dépit. Il l'avait mérité, certes, mais à quinze ans devant un tel affront, il était nécessaire de rester comme un iceberg, avec une partie émergée et sereine. Sortant de table, il courut tête baissée vers sa chambre ; dignement et muet. Il prit ensuite une feuille de papier blanc et pour la postérité écrivit ces mots :

« Moi, Charles-Henri, membre honorable d'une famille qui l'est tout autant, considère que ce jeudi 12 mai de l'an 2011, j'eus à subir le plus grand affront de la vie d'un homme : une gifle donnée par mon père me considérant comme un spécimen dégénéré et me traitant comme tel. Ce conflit pouvant être interprété comme une offense, justifiait la possibilité d'une discussion. Elle n'eût pas lieu ».

Avec un sourire satisfait il rangea précieusement la feuille dans un tiroir et chaussures aux pieds, se jeta sur le couvre-lit satiné en se remémorant la scène.

Il en convenait ; cette révolte de basse condition, le jour des noces d'or des grands parents, n'était pas le jour idéal pour se rebeller. Mais...il avait craqué. Voir son père, hilare, verre à la main, raconter à toute la famille, médusée, les détails de sa vie d'étudiant au quotidien, lui avait semblé une histoire sortie d'un mauvais polar. Alors ! Il s'était levé, et avait demandé la parole.

Oui ! Moi, Charles-Henri, issu d'une famille glorieuse, une nuit j'ai effectivement repeint ma chambre à la couleur de mon club de foot. Ensuite, j'ai monté dans le grenier tous les meubles Louis XV de tante Adèle que maman m'avait infligés depuis mon enfance, préférant m'attribuer le banc vermoulu qui était dans la cave, ainsi que le vieux buffet sentant bon le vin et la réjouissance. Oui ! J'aime les films délirants qui vous laissent des idées brouillonnes et des désirs paillards. Il est vrai aussi que je raffole des jeans déchirés aux genoux dont la taille glissant sur les cuisses, vous donne une allure de chimpanzé. J'ai également fait rentrer le chat dans ma chambre, toutefois, je ne lui avais pas demandé d'éventrer les oreillers, de cacher une souris sous la commode et de faire ses besoins dans mes chaussures. Je...

Sa mère, maintenant debout, avait serré sur sa bouche une serviette de table immaculée.

-Surveille ton langage, Charles-Henri ; Je t'en supplie.

Certains membres de la famille s'étaient regardés. Ils avaient eu un air inquiet, et l'oncle Pierre avec un sourire de croupier sentant la bonne mise, s'était servi un autre verre de vin. La tante Astrid avait serré son col de chemisier sur son cou avec une main tremblante ; comme si elle avait froid, et le grand-père, lui, s'était frotté les mains. Ce repas le comblait d'aise. Son sourire de biais était même un encouragement. En jetant un coup d'œil autour de la table, pourtant, il était clair que le reste de la famille était d'accord sur un point. Un rendez-vous chez un psychiatre était inévitable.

Son père avait choisi ce court moment de pause pour faire diversion et réanimer le débat.

-Charles-Henri, donne-nous donc aussi des nouvelles de cette petite butineuse qui t'accompagne si souvent ! Tu sais bien, celle qui achète ses chaussures au cirque et ses grands pulls chez le chiffonnier.

A cet instant, sa mère avait posé sa main gauche sur son cœur. Elle avait haussé le ton, son père avait baissé le sien.

-Convienst-en, Charles-Henri, tu t'habilles maintenant comme un pauvre hère, et tu nous fais honte.

Sa voix était frêle et anxieuse.

-Parfois, il porte même la panoplie de Zorro, avait surenchéri son père en se gaussant. Là c'était trop, il avait de nouveau levé la main pour demander la parole.

-Anecdote tout-de-même, Papa. Un soir je t'ai surpris dans ma chambre, avec mon blouson noir et mon pantalon huilé.

Maintenant le drame couvait sous les brindilles et à la manière assurée des ados, il avait enchaîné :

-J'aurais aussi préféré m'appeler Johnny. Charles-Henri, que je sache, est le prénom d'un aïeul belliqueux qui partait à la chasse aux blasons comme à un safari.

Il avait repris toute son assurance malgré les invités médusés.

-Je ne suis ni infantile, ni déraciné. Mes amis ne font pas partie d'une meute, mais pour une once de temps, je refuse de vieillir, préférant

garder mon bouquet d'acné avant de rentrer dans l'âge ingrat des adultes.

Maintenant... Il revoyait la scène. Sur chaque visage, les traits s'étaient crispés et la gifle lui était arrivée, vive et précise.

C'est le coup frappé à la porte qui, ensuite, l'avait sorti de sa perplexité.

-Entrez.

Le Grand-père s'était avancé benoîtement.

-Je l'ai vue, ta petite amie, Charles-Henri. Elle est jolie et ses jambes sont superbes.

Il s'est assis sur le lit et avec un haussement de sourcils très jeune et très gai :

-Montre-moi donc ton blouson noir !

Avec un sourire joyeux, il s'en saisit vivement et se mit à tournoyer devant la glace, puis, il se tourna vers la fenêtre avec un air désolé, en regardant le ciel lointain.

-Il me va bien. Il me va très bien.

-Mon Dieu, Charles-Henri, que la vie est courte.

En hochant la tête, il ajouta :

« Elle n'est vraiment que masque et regrets ».

Jackline René

Escapade au pays des masques

Par Marité Vendée

Coucou ! Qui suis-je ? Cherche-moi, devine-moi
Jeu de cache-cache, trouve-moi.
Imagination des enfants qui nourrit leurs rêves divers.
Etre un héros, se perdre dans un autre univers,
Se glisser dans un costume, s'évader vers l'avenir.
Au fil des années, dans le réel revenir.

Recherche d'esthétique, beauté offerte
A l'occasion de défilés, de fêtes.
Or, paillettes, confettis, costumes recherchés,
Extravagances, maquillages très élaborés.
Etre beau pour plaire, pour se plaire,
S'envoler quelques heures dans un ailleurs éphémère.

Masques d'autres cultures, grimaçants, effrayants
Qui matérialisent les angoisses ancestrales inquiétantes,
Les apprivoiser, totems qui marquent une appartenance.
Masques de guerre, faire peur, montrer sa puissance.
Coutumes qui se perdent dans bruits et lumières,
Coupées des racines, vie trépidante, sans mystère.

Dans la nature, les insectes se travestissent souvent,
Pour leur survie, se parent de couleurs ou motifs différents,
Echapper aux prédateurs de leur environnement,
Par les rayures, taches des fauves de la savane également.
Certaines fleurs sont des pièges mortels
Avec leurs odeurs, couleurs, formes attirantes, délétères.

Je suis l'un, je suis l'autre, dualité intérieure.
Selon les circonstances nous portons un masque évocateur,
Jouer un rôle, endosser une autre personnalité,
Se protéger du regard de l'autre, des failles de son moi caché.
Illusion ! On se heurte toujours à soi-même, rebelle.
Pourquoi ce désir d'ajouter au réel des effets d'aquarelle ?

L'envers du jardin

Je voudrais jeter mes mauvais souvenirs
Par la fenêtre
Mais ils restent au fond des tiroirs.

Je voudrais les voir s'envoler
Mais s'ils s'en vont par la porte
Ils reviennent par la fenêtre.

Je voudrais parfois oublier mes ancêtres
Mais s'ils me quittent par la porte
Ils reviennent par la fenêtre.

Je voudrais jeter mon « blues » à la fenêtre
Mais il revient à la télé.

Vivre ma vie au jour le jour
Mais elle me rattrape à cent à l'heure.

Je voudrais me cacher sans aucune peur
Mais je me planque dans une tour.

Je voudrais sourire comme une fée
Sur des quenottes plus émaillées.

Comme cette vie est compliquée
Indéchiffrable, relative
Plate-bande dessinée
Sur un jardin anglais
Douche écossaise
Sensible sans le masque
Froide sous la chaleur.

De mon jardin je vous donne la clé
Je voudrais que la vie soit ce jardin

Pour chacun mieux y respirer
Les fleurs colorées
Les pelouses vertes et dorées
Les kiosques à musique
Les bancs ensoleillés.

Mais le jardin est pollué
On ne peut plus s'y réfugier
Le dédale est souvent piégé

Plante carnivore, buisson épineux
Pauvre jardin, devenu songe-creux

Jean-Pierre Constanza



De masque en rêve..., par Guy Roy

A bout de temps, à bout d'amour
Je pris un masque de velours
Il devint mon observatoire
Un œil précieux pour écritoire

J'y vois le monde et son manège
La paix, les guerres en cortège
L'espoir déçu d'honnêtes gens,
Victimes d'hommes indécents

Mon regard parfois s'émerveille
Des joies de qui pleurait la veille
Son désamour vire en passion
L'amour s'installe en sa maison

En son jardin, la fleur éclore
D'un délicat bouton de rose
Donne une touche de gaieté
L'aube grise devient rosée

Mais voici que l'émoi m'emporte
D'un trait, Eros, frappe à ma porte
Blessure aimable inattendue
Sentiment que n'espérais plus.

De voyeur je devins acteur
M'exposant en toute impudeur
Le vent m'ôte en riant mon masque
Qui s'évanouit dans la bourrasque

Un coussin rose une gondole
Deux amoureux, extase exquise
D'un rêve je vogue en Venise
Bercé de tendre barcarolle.

Récits pour carnivals

L'après-guerre, l'une des distractions favorites était le défilé carnavalesque. Le jeudi après-midi était attendu avec impatience.

Plus que le dimanche, car les scolaires faisaient la fête sans les « grands ». Ils avaient la permission de « courir » après la caravane publicitaire. Les plus débrouillards attrapaient des friandises, des toupies, des ballons, des sifflets, ou simplement de la publicité sur les buvards (à l'époque des porte-plumes) !

Puis venait le défilé des chars et des « grosses têtes », dont certaines faisaient peur. Un seul char fleuri était réalisé en fleurs naturelles par toute une famille. D'un goût raffiné et délicat, ce char était primé tous les ans pour son ingéniosité et sa belle composition.

D'autres chars présentant une certaine fantaisie, recevaient un prix du public pour leur originalité. Les organisateurs faisaient des efforts pour faire de ce défilé, le plus coté de la région. Le défilé était parfois émaillé d'un groupe folklorique venant de Belgique, perché sur de hautes échasses. Ce groupe d'acrobates, par sa fantaisie, atteignait un certain professionnalisme.

Le « char des Reines » de Nantes, clôturait ce défilé haut en couleurs et mettait ses majestés vêtues d'hermine, à l'honneur.

Une tradition qui s'est estompée : la bataille de confettis qui débutait dès le passage du dernier char des Reines de Nantes. C'était la ruée vers les rues adjacentes qui étaient envahies, particulièrement la rue Crébillon. Chacun avait fait des provisions de confettis proposés aux étals de fortune dans les rues. Il était interdit d'en faire un stock en les ramassant sur le sol...

Vers l'année 1957, je me souviens avoir marché dans une très épaisse couche de confettis, serpentins, sarbacanes et autres gadgets. Les « bombes », que l'on vidait sur les cheveux sont apparues plus tard. Bref!... Le sol était bien foulé sur les deux rues montante ou descendante. Impossible de faire demi-tour. Cette bataille durait au

moins deux ou trois heures ! Beaucoup de rues étaient réservées aux piétons ce jour-là. L'automobile a bouleversé tout cela en enlevant un certain attrait.

Dans les années 1950, il y avait toujours foule pour se rendre au célèbre défilé ; les places, sur le parcours, étaient réservées à ceux qui arrivaient tôt, de une à deux heures avant le défilé. La foule était au courant des lieux du passage des chars. On plaçait les enfants devant la foule des badauds, tandis que les parents surveillaient de l'arrière leur progéniture.

Ces années-là demeurent en moi des moments de joie inoubliable. Je me souviens que l'on vidait ses poches avant d'entrer à la maison ! Les confettis s'incrustaient partout dans les cheveux...

En 2011, le défilé n'a pas eu lieu. Un bien triste record depuis sa création. Souhaitons que ce malaise ne dure pas et qu'à l'avenir Nantes retrouve ce carnaval si cher aux habitants et à ceux des bourgades environnantes, à l'instar de la ville de Cholet et son carnaval ensoleillé, tout centré sur la musique.

La bonne humeur, la gaieté qui a dû remplir de satisfaction les carnavaliers à l'œuvre depuis plusieurs mois pour organiser la création d'un défilé réussi !

Thérèse Baudouin



Pseudonyme

Un pseudo, j'avais pris
Incognito
Pardi !
L'impression d'avoir mis
Un masque d'après-midi
Pour m'en aller au bal
A Venise, au carnaval.

Un pseudo, j'avais pris,
Incognito
Pardi !
Cologne ou bien Rio
Bâle ou Santiago

Un jour tu m'as quitté
Pseudo rival
Mon double et associé.
Non, je n'ai pas pleuré
Mais quelque part
L'impression
Que la lagune
Avait disparu
Et le pain de sucre
Fondu.

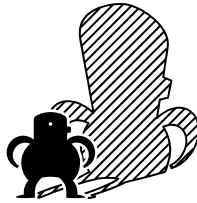
Le parfum, volatilisé
Et mon île submergée

Pseudo, qui t'a récolté ?
Supplément d'âme

Arôme discret
Me suivant comme une ombre
Enlevée, confisquée
Par une entité
Sans nom et sans visage.

Pseudo peut-être
Ne t'avais-je pas assez bu
Assez lu, assez cru
Ou consommé.

Ô, pseudonyme
Où t'es-tu caché ?



Jean-Pierre Constanza

Croustillante fidélité

J'ai tant rêvé de toi, ma mie
Au fil des jours, au fournil des nuits.
J'ai tant rêvé de toi, ma mie
Que je veux te mieux connaître aujourd'hui.

Tu es née, m'a-t-on dit, dans des bras vigoureux
Puis reprise en main par un mitron amoureux
Qui de ses doigts experts, te donna forme parfaite
Miche désirable, bâtard ou jolie baguette.

Tes formes données pour parfaire tes qualités
Il te fallait, sans nul doute, savoir te reposer.
Pour ce faire, ce qui me chagrine un tantinet,
C'est la couche d'un parisien qui te fut proposée.

Sur cette couche, tes formes s'affirment et ta peau se lisse
Pudiquement, fébrilement, constatant ces délices.
Les doigts du mitron, sans un regard te caressent
Comme un amant éperdu, caresse sa maîtresse.

Sublime et dernier attouchement avant d'enfourner
Notre mitron signe son œuvre sur le pellon avancé.
Mais chacun sait que four et cuisante chaleur
Donneront croûte brillante, enveloppant ta fraîcheur.

A toi ma Mie, me voilà donc à jamais lié
Et je suis fier, oh combien, de pouvoir te protéger
Vie éphémère, certes, mais chaque jour renouvelée.
Enfant de tant d'amour, fruit d'un si joli métier.

Au terme de sa vie, le commun du mortel
Plus ou moins tristement inscrit le mot « fin »
Pour nous, gloire suprême de deux amis fidèles
Notre dernier instant ne veut qu'apaiser la faim.

Naître dans un pétrin et fondre dans un palais
Privilège royal, accordé au « Pain frais ».

Raymond Subileau

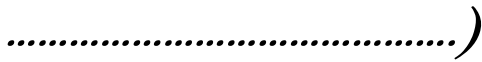


Jeu de scène

Un jeu de lumière impressionnant
Dans un bruitage surprenant.
Le mime bondit sur scène,
Le geste loin d'être obscène.
Coiffé d'un drôle de petit chapeau,
Il va et vient dans ses oripeaux.
Fixant l'assistance d'un œil clair,
Son mouvement est vif comme l'éclair.
Aucun décor, aucun artifice,
Suivre l'artiste pas à pas : un vrai délice !
Le sondant du regard, je veux découvrir l'homme.
Nom d'un pétard !...
Impossible de définir le bonhomme.
J'y renonce.
Dans mon siège, je m'enfoncé.
Le spectacle est de qualité.
Hélas ! Il faut se quitter.
Sous une tempête d'applaudissements,
Le mime tire sa révérence.
Silencieusement, la salle se vide,
Loin, très loin de l'indifférence.

Joseph Guédon

HORS THEME



Noces d'or

Combien rare en ce temps de voir commémorer
Comme il se doit cinquante années de vie commune
Aux uns elles marquent un surcroît d'infortune
Et d'autres bien souvent s'en trouvent effarés.

Pourtant trop vite elles se sont évaporées
Traînant dans leur sillage avec désinvolture
Hasards, heurs et malheurs, en fausse imposture
Ne laissant, que maigres souvenirs, perdurer.

Ce qu'en ce monde rien n'aurait pu présager
Tant d'épreuves subies, tant de joies partagées
Peu à peu ont tissé dans un long tête à tête

De deux êtres la vie, la toile d'un destin...
Dès lors, qu'en ce jour soit aussi la joie, la fête
Comme un nouveau départ...encor main dans la main.

Philippe Selrach



LILAS

*Il a brisé le vase au col d'argent
Il a brisé le sortilège
Qui le liait à moi
Le sol était jonché de thyrses blancs
Il a brisé le vase au col d'argent...*

*Ô pâles fleurs au doux parfum de serre
Vous ne saurez jamais pourquoi
Ce geste sacrilège éparpilla mes illusions à terre
Ô pâles fleurs au doux parfum de serre.*

Meery Devergnas



J'accuse Bacchus...

J'accuse dieu Bacchus de m'avoir
enchanté,
Et de m'avoir offert des flacons décantés
Dans des caveaux obscurs où les verres
culottés
Passaient rapidement des mains dans les
gosiers.

J'accuse Dionysos de m'avoir fait goûter
A la liqueur des dieux dans mes jeunes années
Quand les caves accueillait la vendange pressée
Et que les pèse-vins mesuraient les degrés.

J'accuse Rabelais et j'accuse Noé
Dans le jus de la treille de m'avoir entraîné
Et de m'avoir appris ces soirs-là à chanter
Moultes chansons paillardes de ma voix avinée.

A mon ange gardien qui n'a pas su garder
Ma conscience et mon âme dans la sobriété,
J'adresse ces reproches oh combien mérités,
N'était-ce pas à lui, les verres, de les vider ?

Je n'ai plus aujourd'hui personne à accuser,
Je goûte encore parfois à certaines cuvées,
Mais raisonnablement, avec vous, pour trinquer,
Il est bien loin le temps des vignes accrochées
Aux coteaux du village, celui où je suis né.

Maurice Michenaud

Petit à petit

*Un temps, on a été petit
Puis on a grandi, petit à petit.*

*A l'adolescence, on se sent petit
On admire les grands qui sont parfois, petits.*

*On fait des boulots qu'on appelle petits
Pour avoir quelque argent et vivre petitement.*

*En rêvant d'une autre vie
Qui s'épanouira, petit à petit.*

*On aura bes bébés, petits
Puis des petits-enfants.*

*Et on s'acheminera
Vers la fin de sa vie, petit à petit.*

*Ainsi va le monde,
Le temps qui passe, petit à petit.....*

Marité Vendée

A l'ami

*J'ai relu toutes ses lettres,
J'y ai joint mes réponses,
Et j'en ai fait un long poème :*

*Un ami est apparu
Au fil des pages
Il était venu
A visage ouvert*

*A pas veloutés
Nous avons marché sur des brumes
Des myriades d'encablures
Sans lassitude*

*Nous avons devisé au clair de lune
Des foisons de métaphores
Refaçonnant les univers
Sans ambages*

*Nous avons goûté aux étoiles
Il fallait bien se nourrir
A la table de l'inépuisable
Sans embarras*

*Nous avons bu des restes de pluie
Il fallait bien s'abreuver
A la retombée des nuées passagères*

Sans ivresse

*Un ami avait point
Au fil de la plume
Dérobé à des rêves vagabonds
D'une longue nuit de solitude*

*Pourquoi se réveiller
Si le monde meurt
Seule la mémoire
Musèle l'illusoire*

*Un ami a disparu
Il reste les pages
Il repose là
A livre ouvert
L'amitié,
Cet entre deux qui ne s'épuise jamais.*

Gilles Troger

INSOMNIES

Qu'elles sont longues mes nuits,
Où le sommeil me fuit,
Quand mes anciennes peurs
Que je croyais ailleurs,
Eteintes et bien enfouies,
Me rattrapent ici.

Quelle angoissante nuit,
Quand le démon surgit,
Barbouillant de laideur
Mes tableaux de couleur
Que j'avais réussi
À faire de ma vie.

Au bout de cette nuit,
Un petit matin gris
Me conduit à l'aurore
Qui chasse les frayeurs
De la triste insomnie,
Compagne de ma vie.

Maurice Michenaud

Le calamar

Parfois je voudrais être
Un calamar
Et changer de couleur
Pour un soir
Me fondre dans l'ombre
De mon environnement
Savoir m'adapter
Mais qui sait s'adapter
A part la prise d'électricité ?

Si pour beaucoup
La vraie mort
Est de ne pas être reconnu
Le calamar, au contraire
Fait tout pour garder
L'anonymat.

Ainsi je voudrais un peu
De l'anonymat du calamar
Car ce que l'on pense
Reconnaître en soi
N'est souvent qu'un autre
Comme le disait si bien
« L'homme a semelles de vent »
J'ai nommé Rimbaud :
« Je est un autre ».
Comment ne pas cultiver
Cette étrangeté ?

Jean-Pierre Constanza